

tions courageuses et fières, nous affirme la résistance possible à cette fatalité, et nous lui criions : " Bravo ! " à plein cœur, parce qu'il est dans le vrai, parce qu'il faut qu'il soit dans le vrai. Quand la résistance à l'hérédité serait scientifiquement impossible, tout homme la devrait tenter, et, le faisant avec énergie, il vaincrait.

Alphonse Daudet, dans *l'Obstacle*, avait osé dire cette chose. Il a été suivi et le sera toujours davantage. Nous avons assez d'affirmations dégradantes ou navrantes ; il était temps que l'âme se réveillât un peu, et que le cerveau protestât.

L'âme se réveille mieux encore, soyez-en certain ; le cerveau protestera. Et lorsque, avec bien des aberrations successives, aura sombré cette littérature de névrose, d'hystérie et d'assassinat, nous aurons abattu la superstition de la lâcheté.

CHARLES FUSTER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ENCORE LE "LABEUR DU STYLE"

Plusieurs lecteurs ont bien voulu nous faire remarquer que ce supplice d'écrire, ou, en tout cas, ce terrible souci de la phrase, plusieurs grands écrivains ne l'ont point connu.

Certes oui. Molière en était exempt. Lorsque, sur le Cours-la-Reine, La Fontaine rêvait en regardant les *bestioles*, il devait avoir tant d'idées, des idées s'adaptant si facilement à leur forme littéraire, qu'il ignorait les "affaires du style."

Voltaire corrigeait longtemps ; mais lui-même écrivait : " Je fais vite. "

Chénier était un laborieux ; mais sa *Jeune captive*, ses derniers *arabes*, ont été vite faits. Pourtant, ils demeurent.

On sait quelle facilité prodigieuse avait Victor Hugo. Peut-être l'exagérait-il : coquetteur d'Hercule prétendant que sa massue ne pèse guère ! Toujours est-il qu'il mit quelques jours à faire *Han d'Islande*, six mois à composer *Notre-Dame*, et qu'il ne demeura pas grand temps sur chacun de ses drames.

Que faut-il croire des traditions nous montrant Musset paresseux et les *Nuits* presque improvisées ? Ce qui est indéniable, c'est que Lamartine écrivait vite, très vite, comme la pensée coule. Les "affaires" n'ont rien à faire ici.

Moins encore, si possible, dans toute l'œuvre de Dumas père. Pour Dumas inventer une fable ou bâtir un caractère, nouer l'action, l'écrire, c'est une fonction naturelle, aisée, presque forcée. C'est toujours la "cervelle d'or", mais inépuisable, et je n'y vois ni ces gouttes de sang ni ces fibrilles rouges dont parle Daudet. La source écume, la plume va, et trouve que c'est tout simple.

C'est tout simple, en effet ; mais il faut que le *deus* vous tienne. S'il vous tient, vous écrirez vite, et vous ferez des choses merveilleuses. S'il ne vous tient pas, vous pourrez quand même écrire vite, — cela s'acquiert — mais vous aurez déshonoré le papier blanc.

Ici, permettez-moi de citer quelques lignes oubliées. Elles font la part des deux méthodes, des deux genres d'âmes, les laborieuses et les impulsives ; elles sont d'un écrivain qui, lui-même, a cumulé les deux fonc-

tions, d'un écrivain à la fois sobre et ardent, Louis Veuillot :

" Ce que tu auras fait avec beaucoup de plaisir ou beaucoup de peine, jamais ne sera complètement mauvais. La page raturée, refaite, recopiée, est la bonne ; la page tracée d'un seul jet, sans points, sans virgules, sans ratures, sans orthographe, est l'excellente. " Oh ! que l'idée est pleine, là où elle n'a pas donné le temps d'achever les mots ! " Porte, de confiance, à l'imprimeur, ces feuilles choisies. Que peut te demander le public, quand tu ne lui donnes rien que tu n'aies écrit ou la sueur au front, ou le sourire sur les lèvres, ou la pitié dans le cœur et les larmes aux yeux ? "

Il faut donc, tout d'abord, avoir une âme pour sentir, des yeux pour regarder. Il faut, — si l'on veut arriver à être un écrivain, — suivre le conseil de Balzac et de Taine : étudier son vocabulaire, et, pour le bien étudier, il faut l'enseigner à autrui.

Il faut, enfin, travailler tout haut. Il faut, en écrivant, lire à pleine voix chaque phrase, la désarticuler, voir si elle a des os, des muscles, des nerfs, et ce sens général, cette idée centrale qui est comme la colonne vertébrale d'une période. Il faut avoir bien compris cette affirmation de Flaubert. " Une phrase est viable quand elle correspond à toutes les nécessités de la respiration. Je sais qu'elle est bonne quand elle peut être lue tout haut. " Et il ajoutait : " Les phrases mal écrites ne résistent pas à cette épreuve : elles oppressent la poitrine, gênent les mouvements du cœur, et se trouvent ainsi en dehors des conditions de la vie. "

Mais, si la phrase ne doit pas être " en dehors des conditions de la vie ", il importe, avant tout, que l'écrivain ne s'y tienne pas lui-même. Etudier sa langue cinq ou dix ans, — c'est bien ; c'est nécessaire et fortifiant " Derrière toute réputation solide a dit M. Zola, il y a vingt ans d'efforts et de travail. " Mais, avant tout, avant cela même, — ou plutôt en faisant cela, — il faut vivre.

Ces impressions reçues, ces douleurs, ces joies, ces pensées, tout cela, c'est la chair du style. Ayez de quoi remplir la phrase : il n'existera qu'une façon de l'écrire, et la phrase se sera faite toute seule.

Vous pourrez, selon la méthode de Voltaire, " écrire vite et corriger longtemps " ; vous ne vous éterniserez point dans l'inutile éternement de chaque minute, et dans cette poursuite unique du mot, qui fait fuir le sentiment, le souvenir, l'image ou l'idée.

Comme Louis Veuillot, parfois vous reprendrez et reprendrez encore une page ; elle finira par être bonne... ou suffisante.

D'autres fois, la page naîtra d'elle-même. Elle jaillira tout armée, chaque idée serrée dans le corset d'un mot, et le gonflant. La page, alors, sera définitive. Née de cette " inspiration " à laquelle — malgré que ce ne soit plus la mode — il faut bien croire, cette page instinctive, emportée, sera le baiser même de la Muse, la traduction d'un *je ne sais quoi* surnaturel, la dictée divine.

Le " souci de la phrase " est utile, nécessaire même, tant que le sentiment ou l'idée ne force pas les mots. Quant la page naît toute seule, ce n'est plus le " labeur de la prose, " c'est mieux qu'un plaisir, mieux qu'une ivresse : c'est le sublime ignorant de lui-même, le beau irraisonné et irrésistible, l'explosion du vrai, — le génie.